

Anna Jeretic ou la force de la douceur

La première fois que j'ai vu des œuvres d'Anna, j'ai été frappée par leur douceur. Le mot est ambigu. On l'imagine glissant traîtreusement vers la mièvrerie. Je dois avouer que je pensais finir par la découvrir, cette éventuelle mièvrerie, au détour de l'une ou l'autre des gravures exposées. Il n'en fut rien, bien sûr. Mieux encore : une force invisible, irrésistible et troublante se détachait de ces miraculeuses gravures d'animaux (j'ai découvert plus tard les toiles et les sculptures) .Et s'imposait à moi, définitivement. Rencontrée peu après, Anna m'a confié quelques-uns des textes qu'elle avait écrits. Et j'ai lu : « Il y a de la force dans ce qui est léger et peu imposant. Cette force est le noyau même de mon travail ».

D'où vient-elle, cette force ? « Pour peindre un arbre, faites-le d'abord pousser à l'intérieur de vous » (Su Tung Po). Pas de doute, Anna retisse les liens distendus de l'homme avec la nature. D'ailleurs, pourquoi l'homme que Dieu, dit-on, modela avec de la terre, a-t-il perdu le rapport fusionnel qu'entretiennent avec la nature-mère un oiseau, un arbre ou un rocher ? Parce qu'il se prend trop au sérieux, répond Anna, qui définit ainsi sa quête – qui est aussi celle de quelques autres artistes contemporains : « Je tente désespérément d'habiter le monde en voie de disparition des êtres sauvages ». Et ne craint pas d'affirmer qu'elle trouve plus de beauté dans une forme animale que dans une forme humaine. Et que dessiner un chat, un lynx, un tigre, un lièvre, peindre un rouge-gorge, une mésange ou un lion deviennent des actes d'amour. Anna rejette l'anthropocentrisme réducteur et destructeur pour rendre à l'humain, à l'animal, au végétal et au minéral l'union cosmique originelle brisée par la démesure – la fameuse « hybris des Grecs anciens – de l'homme.

« L'artiste se dit : sous son aspect actuel, le monde n'est pas le seul monde qui soit », a écrit Paul Klee. Oh non ! A ce monde plein de bruit et de fureur, Anna rend la platonicienne « splendeur du vrai ». C'est-à-dire la splendeur de la beauté. Dans des estampes à la technique maîtrisée, par exemple, où la couleur est toujours unique car le hasard et l'imprévu sont les bienvenus. Les ocres brûlés, les turquoises, les orangés, les ors brunis, les mauves, les verts réinventent sous la presse les arbres et les feuilles. Comme ils le font aussi dans de grandes toiles où seules les ombres des feuillages projettent sur le sol leur calligraphie mystérieuse. Mystérieuse comme l'alphabet qu'Anna s'est inventé...

Dans un crissement doux, le vent fait glisser les branches sur les fenêtres du petit atelier perdu dans les bois. Là, l'œuvre d'Anna prend forme peu à peu et son murmure nous délivre de la désespérance.

Claude Libert